

...On s'était battu là, le matin, pendant longtemps. Très loin, entre le bois et le village où des incendies s'allumaient, embrasant de leurs sinistres l'horizon voilé par les fumées de la poudre dont la grande voix tonnait sans interruption, ébranlant les échos, la lutte continuait, terrible, acharnée. Héroïques, écrasés par le nombre, les Français, affolés de désespoir, défendaient pied à pied, vendant chèrement leur vie, la patrie envahie. Mais vaine devait être leur sublime résistance.

Sous les brûlants rayons du soleil d'août, qui glissaient entre les nuées livides, lourdes des orages de la terre et des airs, cette campagne lorraine si riante, si paisible un mois plus tôt, avait un aspect d'une épouvantable horreur. Dans les chaumes, dans les prés, sous les arbres, dont les branches flétries pendaient déchiquetées, fracassées, la mort à son tour, venait de faucher, féroce, implacable.

Partout, des corps amoncelés, des blessés, les uns étendus, inertes, affreusement mutilés, les yeux déjà couverts des ombres de l'agonie, les autres se traînant, avec des plaintes lamentables, au milieu de cadavres d'hommes, de chevaux, de débris d'armes, de casques, de caissons, dans la plaine ravagée, déformée, bouleversée par les chocs des obus meurtriers.

Et de la terre chaude, abreuvée de sang et de larmes, une clameur immense montait, comme pour prendre à témoin le ciel de l'iniquité de ces carnages sans nom — œuvre de la haine et de l'ambition de quelques hommes, — qui font en une heure, entassant ruines sur ruines, des milliers de veuves et d'orphelins.

Bravant les hideurs de ce vaste champ de désolation, des brancardiers passaient, relevant les blessés, qu'ils transportaient dans des fourgons, sur des civières, aux fermes les plus voisines, hâtivement transformées en ambulances. Des prêtres les accompagnaient, donnant, avec les suprêmes consolations, l'absolution aux agonisants. Pour aider les chirurgiens qui se multipliaient, insuffisants à soulager les souffrances qu'ils heurtaient à chaque pas, des religieuses étaient venues, pansant, les saintes et vaillantes femmes, avec leur habileté et leur douceur coutumières, Français et Prussiens, amis et ennemis qui jonchaient le sol, pêle-mêle, confondus dans l'égalité de la douleur.

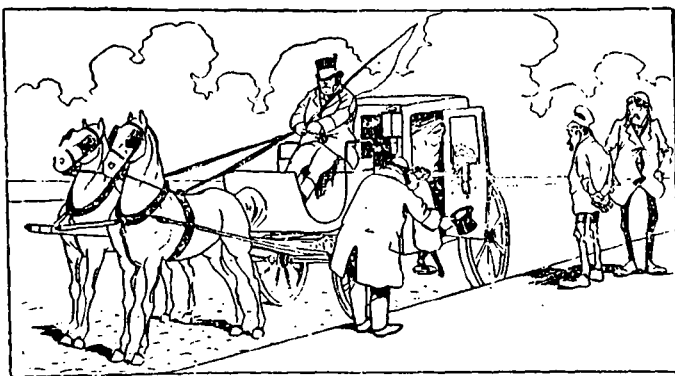
Depuis un moment, la fusillade se rapprochait, couverte, de part et d'autre, par une canonnade furieuse. Une manœuvre stratégique du corps de Frédéric-Charles, qui cherchait à tourner notre aile droite, afin d'opérer sa jonction avec l'armée du général Steinmetz, ramenait le combat à son point de départ. Les ambulanciers s'éloignaient rapidement, contraints de renoncer à leur pénible mission.

En ces lieux, qui devaient bientôt voir de nouvelles tueries, une jeune sœur de charité, les vêtements raidés de sang, très belle, malgré l'extrême pâleur de son visage, resta seule, debout, indifférente au danger qui la menaçait. Un appel désespéré venait de frapper son oreille ; il s'élevait d'une haie qu'une légère inflexion de terrain cachait à demi. Sans hésiter, pressant le pas, elle se dirigea de ce côté : elle ne voulait pas faillir à sa noble tâche. Bientôt elle découvrit, couché sous les ronces, un officier prussien qui gémissait, s'efforçant en vain de se redresser.

La courageuse fille s'approcha de lui ; et, après lui avoir fait boire un cordial, se hâta de le panser. Le malheureux avait le bras gauche fracassé et une jambe traversée par une balle.

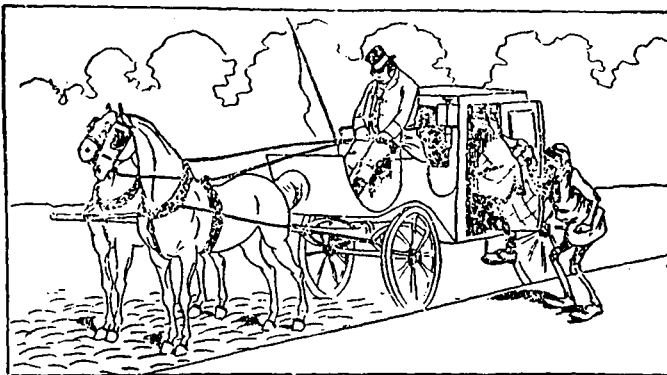
— Prenez patience, lui dit, en allemand, la religieuse, je vais vous faire transporter à l'ambulance, où des soins immédiats vous seront donnés.

— Merci, ma sœur, merci, murmura le soldat,



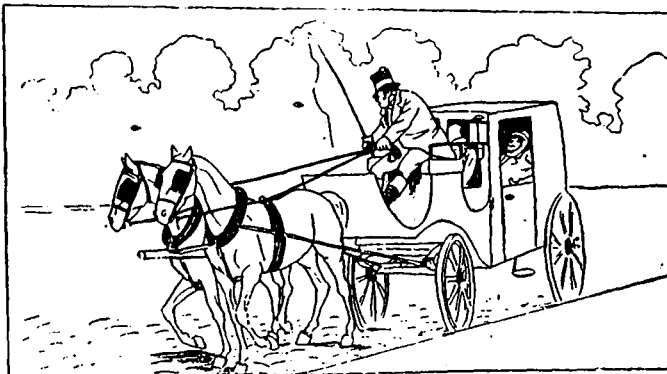
I

—Tiens, dit Guguise à son capitain, en voyant descendre la mariée, le cocher est ivre, je te paie une course.



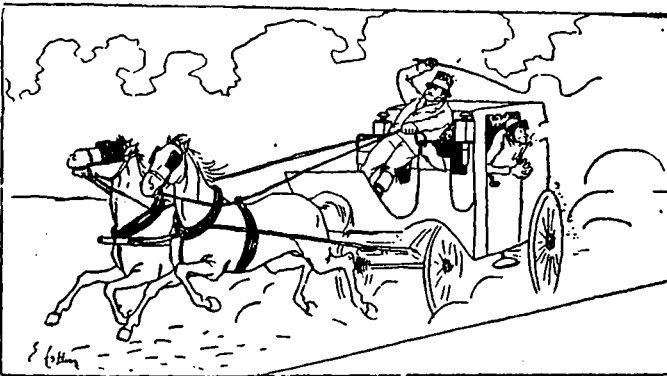
II

—Monte ! Vite !



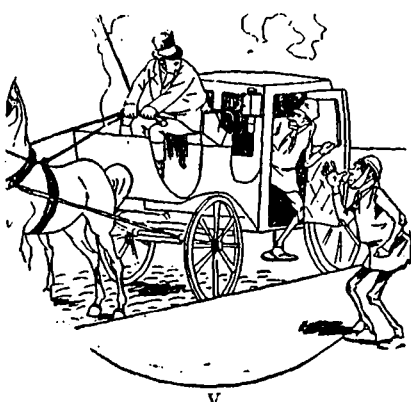
III

—Cocher ! Plus vite que cela !



IV

— Plus vite, tonnerre d'un nom !



V

— Nous sommes trop pressés pour employer plus longtemps votre sapinière. Du reste nous ne sommes pas la mariée, ni l'un, ni l'autre ; c'est au No 727 qu'elle vous attend.

vous êtes un ange de charité. Vous êtes Française, votre accent me l'apprend, et vous vous dévouez pour secourir un ennemi. Quel est votre nom ? ajouta-t-il en réprimant un cri de douleur ; oh ! répondez, afin que si, un jour, je revois ma patrie, ma femme et mes enfants vous bénissent dans leurs prières.

— Sœur Jeanne, fit simplement la généreuse créature.

Et elle se releva, cherchant du regard les brancardiers pour les appeler d'un signe ; ils n'étaient plus là. Dans la plaine, au milieu de tourbillons de poussière et de fumée, des masses sombres, confuses, se dessinaient, éclairées d'étincellements de cuivre et d'acier. La religieuse frémit : une brigade prussienne arrivait vers elle. au pas de charge, enlevée par son chef qui s'élançait en avant, sabre au poing, au galop furieux de son cheval blanc d'écume.

De l'autre côté, dans le bois d'où, depuis un moment, s'élevaient de sourdes rumeurs, un feu nourri éclata, des clairons sonnèrent ; faisant face à l'ennemi, des zouaves débousquèrent et se ruèrent dans la plaine, baïonnette au canon.

Sœur Jeanne se signa : une trombe de fer et de feu l'enserrait, se rétrécissant de plus en plus.

— Fuyez, ma sœur, fuyez, je vous en conjure, supplia l'officier qui, d'un coup d'œil, s'était rendu compte de la situation. Il n'est que temps...

— C'est impossible, mon ami... A la grâce de Dieu !... murmura-t-elle en se baissant pour éviter les balles qui s'entre-croisaient, avec des sifflements stridents, au-dessus de sa tête.

Les Allemands approchaient. De son bras valide, l'officier faisait des signes désespérés, montrant à ses frères d'armes cette frêle créature qui avait bravé la mort pour le sauver. Le chef comprit ; d'un geste, il commanda à ses hommes d'interrompre le feu ; mais il était trop tard, une balle frappa la religieuse à la poitrine ; en même temps, un autre projectile atteignait, au côté, un zouave qui, en quelques bonds prodigieux, abandonnant les rangs, s'était jeté devant elle pour la défendre de son corps.

— René !... soupira sœur Jeanne, qui s'évanouit.

— Jeanne, Jeanne !... exclama le zouave, Sans se préoccuper de sa blessure, il voulut la prendre dans ses bras pour l'emporter ; mais ses forces le trahirent : il retomba, inerte, sur le sol.

Il y eut un suprême moment de répit en présence de cette femme inanimée, morte peut-être, entre deux ennemis à terre... Sur des brancards improvisés, on enleva en toute hâte les trois victimes, et la lutte recommença, ardente, sans merci !

Dans une mesure en ruines, le zouave et la religieuse gisaient ; un chirurgien et un vieil aumônier leurs prodiguaient leurs soins et leurs consolations.

La blessure de sœur Jeanne n'était pas grave. La balle avait dévié, et, facilement, avait pu être extraite de l'épaule. Les joues empourprées par la fièvre, soulevée péniblement sur sa couche, la jeune fille se penchait, anxieuse, vers le zouave étendu près d'elle sur une botte de paille. René avait été frappé à mort : une hémorragie interne se déclarait, l'étouffait.

— Je remercie Dieu, murmurait-il, il me permet de mourir à ta place, de m'acquitter envers toi, qui as sacrifié ta fortune, ton bonheur, ton amour pour me sauver l'honneur...

Il s'interrompit ; une écoulee, montait à ses lèvres, sa voix n'était plus qu'un souffle.

— Jeanne, ma sœur bien-aimée, reprit-il avec effort en tirant une croix de la Légion d'honneur cachée sur sa poitrine, quand tu reverras mon père, tu lui diras que mes dernières paroles ont